

**1939-1941**

**Gerhard HOFFMANN**

***Interné à deux reprises au camp de Gurs  
(en 1939-40 et en 1940-41)***

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 114 (mars 2009), p. 9 à 11.

Gerhard Hoffmann, de Piesting (Autriche), a pris contact en 2008 avec *l'Amicale*, par internet, pour nous proposer son témoignage.

Toutes les photos présentées ici appartiennent à ses archives personnelles. Elles sont publiées avec son autorisation.

« J'ai été interné à deux reprises au camp de Gurs, d'abord à *l'époque espagnole* du camp, en 1939-40, puis à *l'époque juive*, en 1940-41.

**J'ai été interné une première fois à l'extrême fin du mois d'avril 1939, en provenance du camp de Saint-Cyprien. Je faisais alors partie du groupe des 1 200 volontaires des Brigades internationales d'origine allemande et autrichienne.** J'avais 22 ans et je venais de combattre pendant plusieurs mois aux côtés de l'Armée républicaine espagnole, sur plusieurs camps de bataille, dont celui de l'Ebre.

Je me rappelle avoir célébré solennellement le premier mai à Gurs, immédiatement après mon arrivée au camp. Puis ensuite, nous avons célébré le 14 juillet. Ce jour-là, les internés avaient organisé une grande fête, avec le concours d'artistes de divers pays qui se trouvaient parmi nous, en présence du commandant et des officiers français, qui en furent fort impressionnés.

*Le 14 juillet 1939 fut une journée remarquable et une grande fête pour les internés républicains espagnols du camp.*

*On nous avait annoncé que le Tour de France allait passer par la route nationale qui longeait la clôture de barbelés enfermant le camp.*

*Le camp était cerclé par deux réseaux de fil barbelé; l'espace entre les deux ne pouvait pas être franchi, pour éviter le contact entre les internés et les civils. C'était la "zone de sécurité". Mais il nous avait été affirmé que les gardiens, voulant se montrer libéraux pour cet événement, ouvriraient cet espace, deux jours avant le 14 juillet.*

*Pour cette grande "fête de la République", nous, les internés, nous avons préparé une grande parade qui devait avoir lieu en présence du commandement du camp, avec le concours d'artistes internés, dans un climat de respect mutuel.*

*C'est ainsi que nous avons pu franchir le deuxième réseau de barbelés et nous approcher du premier, celui qui longeait la route et où les cyclistes devaient passer. Nous nous trouvions donc devant les soldats qui y montaient la garde, alors que, d'habitude, nous étions à une distance de 50 mètres d'eux.*

*Ce fut une rencontre surprenante. D'un côté, les soldats de garde faisaient notre connaissance; ils découvrirent que nous étions des jeunes gens tout à fait normaux et non pas les sanguinaires assassins de prêtres ou des kidnappeurs de religieuses qu'ils s'attendaient à voir, puisque les journaux nous avaient dépeints ainsi. Et nous, de notre côté, nous étions*

*surpris de voir devant nous des jeunes fils de paysan de ce pays, vêtus d'uniformes bleu clair de la Première Guerre mondiale, assez élimés. L'un de ces militaires était même chaussé de sabots. Certains d'entre eux nous ont avoué ignorer le fonctionnement de leurs fusils. Il se produisit alors un drôle de phénomène : les internés se sont mis à enseigner à leurs gardiens comme utiliser leurs armes !*

*Je me souviens encore des discussions qui ont eu lieu à cette occasion. On était à la veille de la guerre ; peu avant, il y avait eu l'accord de Munich et l'abandon de nos alliés tchèques. Nous n'avions aucune illusion. Peu après, Molotov devait recevoir Ribbentrop à Moscou et conclure avec lui le pacte fatal. Qui se serait imaginé, en ce moment-là, le brusque changement de l'attitude de l'URSS? Nous, les ennemis mortels de l'Allemagne nazie, nous nous méfions, au même temps, de l'efficacité des alliés occidentaux, dans la future confrontation imminente. Dans nos discussions, les Français ne voulaient pas accepter nos avertissements. Ils étaient convaincus que, grâce à leur puissante armée et grâce à la ligne Maginot, leur pays serait à l'abri de la menace d'une invasion allemande.*

*Ces discussions se produisaient à la mi-juillet, même pas une année avant l'invasion de la France par la Wehrmacht, suivie de la grande débâcle. C'était au camp de Gurs.*

[L'ensemble de ce passage en italiques est publié dans *Gurs, souvenez-vous*, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n°115, juin 2009, p.8 et 9.]

La timide entente qui régnait entre nous, au sein du groupe allemand et autrichien, se dissipa très vite, en août 1939, lorsque fut signé le pacte entre l'Union Soviétique et l'Allemagne.

Je suis resté au camp pendant plus d'un an. Je l'ai quitté, en juin 1940, avec tous les brigadistes allemands et autrichiens. C'était au moment de l'armistice, lorsque la ligne de démarcation fut tracée, très proche de Gurs, et on s'attendait à l'occupation du camp par l'armée allemande.

C'est de cette période de 1939/1940 que date la première photo. On me voit, posant devant la stèle de Durruti, en compagnie de deux amis, un Autrichien et un Espagnol. Je me souviens que cette stèle, une des plus belles réalisations artistiques de l'été 1939, créée dans la glaise du camp, a été modelée par l'artiste autrichien Pixner. Derrière, on peut distinguer, entre les baraques, un rectangle de pelouse, parfaitement dessiné, sur lequel ont été plantés quelques arbustes et, me semble-t-il, quelques fleurs. Quel contraste à l'aspect gris du reste du camp ! Cette photo est un peu le symbole de l'unité des internés de Gurs, puisqu'elle réunit, derrière le buste de l'anarchiste Durruti, deux "internationaux" et un républicain espagnol analphabète, qui se confie à son ami international, communiste, pour qu'il lui apprenne à écrire.



Gerhard Hoffmann (à gauche), avec deux autres internés, devant la stèle de Durruti (été 1939).

Le groupe autrichien de 300 personnes était installé dans l'îlot I, en bonne compagnie avec les quelques 200 combattants cubains. La cuisine était préparée chaque semaine par l'un ou l'autre des deux groupes, en alternance. On peut bien comprendre combien il était problématique de trouver un régime convenant aux deux groupes à la fois. Les cuisiniers autrichiens préparaient des boulettes (les *Knödl*), mais les Cubains s'en servaient pour boucher les trous de baraques, tandis que le *bacalao*, si apprécié par les Cubains, était repoussé par les Autrichiens. Les matins froids, on pouvait observer les musculeux corps des noirs, qui se versaient des seaux d'eau pour leur bain quotidien, alors que certains autres n'avaient pas le courage de sortir à l'air libre.

C'est dans le camp de Gurs que le compositeur Julio Cuevas créa cette fameuse chanson qui évoquait la marche, entre la frontière et le camp d'Argelès, en février 1939, et qui devint très populaire. Son refrain commençait par les cris que les gardes mobiles nous lançaient :

*Allez, allez, reculez !  
Que tiene que echar un pied  
Desde Cerbère a Argelès.*

Les Cubains retournèrent dans leur pays au cours de l'année 1939, accueillis par une foule d'amis. Les Autrichiens eux, durent encore passer cinq années pénibles (et 200 d'entre nous passèrent plusieurs mois dans le camp de Dachau), avant de rentrer dans leur pays libéré.

Le groupe autrichien développait de nombreuses activités culturelles et sportives. A l'*Ecole Populaire*, des professeurs compétents enseignaient les langues, l'histoire, les mathématiques, le dessin, à un public d'origine majoritairement ouvrière, dont la formation était primitive.

L'évacuation du camp, en juin 1940, se déroula dans le chaos de la débâcle. Les gardiens abandonnèrent le train à la gare de Toulouse, sans se soucier de notre sort, devant nos yeux étonnés. Leur attitude témoignait la décomposition de ce pays qui, la veille encore, se vantait de disposer de la plus puissante armée du continent. Notre voyage finit dans le camp d'Argelès, sur la plage de la Méditerranée. En août, j'ai été transféré d'Argelès à Saint-Cyprien, à côté, car mon père, venu de Bruxelles, y était enfermé.

**Mon deuxième passage au camp date d'octobre 1940. Je suis arrivé avec les 3 870 Cypriennais, lorsque le camp de Saint Cyprien, installé sur le sable de la Méditerranée, dut être évacué, à cause de l'inondation.** Une fois de nouveau installé à Gurs, j'ai été consterné de voir ces pauvres gens expulsés du pays de Bade. Puis il y eut le terrible hiver 1940, pendant lequel j'ai assisté, témoin impuissant, aux centaines de décès qui ravagèrent alors le camp. Ma jeunesse et ma vigueur me permirent de survivre.

C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai été affecté au 182<sup>ème</sup> groupe de travailleurs étrangers, chargé de l'entretien des installations du camp. J'ai d'abord travaillé au lavage du linge, à l'hôpital, puis ensuite, comme vidangeur, au transport des tinettes ; chaque jour, je récupérais les tonneaux et j'en versais le contenu sur les champs d'épandage, situés au sud de l'îlot M. De cette époque datent les deux autres photos que je vous envoie. On y voit une dizaine d'internés, en plein travail, le long de la petite voie ferrée qui entourait le camp, sur laquelle circulait le petit convoi que les internés avaient coutume d'appeler "*le train de la merde*". Je suis le dernier dans la file des vidangeurs



Le service des tinettes (été 1941). Gerhard Hoffmann est le dernier en file, à droite.

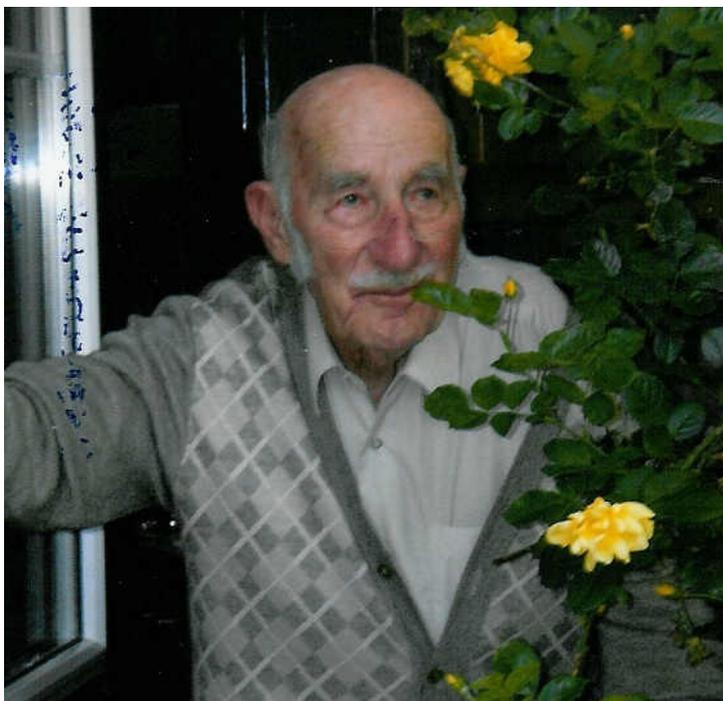
Au cours de l'année 1941, j'ai fait la connaissance d'internés célèbres du camp. J'ai en effet partagé pendant plusieurs semaines la baraque avec Kurt Konrad Löw et Karl Bodek, deux artistes protégés par Elsbeth Kasser, qui avait mis à notre disposition une place privilégiée, tout un tiers de sa baraque, ainsi que le matériel de dessin, et qui s'occupait de transmettre les dessins hors du camp. Nous nous sommes installés nous-mêmes de façon assez confortable, avec une douche, avec des moyens improvisés, des bidons vides, des morceaux de bois arrachés quelque part, des étoffes et des sacs vides. Je me souviens qu'on avait des fauteuils faits à partir d'une barrique de récupération. J'ai retrouvé Löw après la guerre, à Vienne.

En octobre 1941, je me suis évadé du camp. Un paysan du voisinage m'a offert une tasse de lait et un bout de pain. J'ai marché toute la nuit jusqu'à la gare d'Oloron, où j'ai pris un train. J'ai tenté de rejoindre le département de la Creuse, où résidait un couple d'amis instituteurs, mais j'ai été arrêté en cours de route par la gendarmerie. J'ai été conduit en prison à Brive-la-Gaillarde, où je suis resté un mois, mais je suis parvenu à en sortir et je me suis fait embaucher dans une ferme de la Dordogne. Je travaillais dans la campagne et dans le bois. C'est ainsi que j'ai survécu aux années de guerre.

Mes souvenirs de Gurs sont très vifs. C'était une période importante de ma vie et je suis heureux de la faire revivre.

Gerhard Hoffmann

Gerhard Hoffmann vient de publier ses mémoires, en mars 2009, sous le titre **Barcelone, Gurs, Managua**.



Gerhard Hoffmann en 2008